

Vendredi 1 janvier 2016.

Pour ce premier jour de l'année 2016, je pense au plaqueminier planté sur la butte de notre grand jardin, il y a trois ans. Il plie tellement sous le poids des gros kakis que j'ai été obligé d'asseoir une de ses branches sur une chaise. Je n'avais rien d'autre – comme d'habitude – sous la main de plus adéquat. Le principal étant que la branche ne cède pas. Et cette installation de fortune a visiblement bien soulagé l'arbre toujours un peu fragile après trois ans d'existence. Il est encore trop tôt pour cueillir ses fruits. L'année dernière, j'en avais récolté quelques uns – les premiers –, pris directement des branches de l'arbre. Nous avons été déçus par l'amertume de ces beaux gros fruits orange et appétissants. Nous aurions dû attendre davantage, c'est-à-dire qu'ils tombent à la première gelée. Ils la récoltent à cette période-là en Afghanistan. Mais je l'ignorais. Le froid va bien finir par arriver chez nous et avec lui la dégustation de ces fruits exotiques dont je suis très fier. Sans doute parce que ce plaqueminier revient de loin, que l'on croyait qu'il allait mourir un jour de tempête, il y a deux ans, où il fut cassé à plusieurs endroits. Mais aussi parce qu'il a de l'allure et qu'il est comme un enfant qu'on voit grandir année après année, résister aux intempéries sans en faire des tonnes. Sa présence imperturbable en haut de notre jardin, pas très loin du vieux rosier taillé tous les ans, a un effet protecteur et rassurant sur la folie humaine. Mais pour notre voisin Alfred, retraité de l'Éducation Nationale et octogénaire depuis plusieurs mois, cet arbre

RADIÈRE

fruitier est photogénique. Et il ne s'est pas privé de bombarder à l'aide de son appareil numérique la petite butte orange de notre jardin. Je suis aussi content qu'il ait mis en fond d'écran sur son ordinateur portable nos gros kakis qu'il trouve très beaux, même si certains sont mangés par les limaces.

Samedi 2 janvier.

Ce que j'aime dans le matin, au réveil, ce sont ses allures de promesses qu'il laisse planer au-dessus de ma tête. Et cela dure un bon bout de temps. Comme si les pendules étaient remises à zéro et qu'une nouvelle vie commençait. Le jour se lève en même temps que mes poèmes s'écrivent. Mes idées naissent tout en me bousculant à la lumière de mon bureau. Il y a toujours comme un bruit de rêve dans les casseroles secouées de ma cuisine intérieure. Je me sers de cet écho, souvent, pour construire et me dépasser. J'ai appris à poser les valises quand doucement la musique a tendance à jouer faux. Je me dis que ce n'est pas la peine d'insister, que c'est un appel à la capitulation et qu'il ne faut pas en avoir honte du tout. L'essentiel étant de reprendre les valises dès que j'entends que l'orchestre se manifeste, au début l'air de rien, puis peu à peu en jouant plus fort. Faire correspondre le départ du train avec le passage musical le plus approprié. Oui, il y a de cela dans cette pratique quotidienne de l'écriture : des essais d'assemblages invisibles que les mots cimentent sans réelle garantie de résultat. Être à l'écoute de soi-même et de son entourage demande ajustements et tris.

Aujourd'hui, je vais poursuivre ma relecture d'un recueil en cours dont j'ai déjà changé le titre plusieurs fois. Puis si le terrain est favorable, je laisserai partir quelques vers sans savoir ce qu'ils donneront. Avec cette obsession constante d'aller à

l'essentiel. De ne pas trop m'écouter non plus, seulement un peu, en invitant la part obscure de moi-même à terminer le travail. Sans arrangement entre les deux parties, le résultat n'est jamais concluant. Il manque quelque chose. Recommencer à l'infini les mêmes opérations permet d'appivoiser son doute. J'ai besoin d'être rassuré en permanence, de sentir que quelque chose se passe, même d'infime. M'installer dans une routine dont je connais les limites m'aide à entrevoir l'étendue du travail à accomplir.

Il faut quotidiennement cette petite lucarne dressée devant mon cœur, sinon il risque de s'emballer, de partir en tachycardie ou au contraire de ralentir dans une bradycardie invalidante à la longue. Trouver le juste milieu, le battement exact, la place adéquate est une tâche que l'écriture met du temps à bien rôder.

Dimanche 3 janvier.

« Je suis né en 1963. Je n'existe pas. Je fabrique des poèmes. » Christophe Tarkos se présentait ainsi. Je ne sais pas pourquoi mais hier en relisant des bribes de sa biographie, cette formule m'a tout de suite séduit. Sans doute parce qu'il y a dans chacune de ces trois phrases un mot-clé que j'affectionne particulièrement. Naissance. Existence. Poésie. C'est plus fort que moi, mais dès que je sais que quelqu'un est né à peu près au même moment que moi – et en l'occurrence Tarkos est né le 15 septembre 1963 et moi le 16 septembre 1963 – je me mets à rêvasser. J'imagine que j'ai quelque part un frère jumeau qui me ressemble. C'est stupide. Complètement stupide, je sais, mais c'est ainsi. Et dès que j'ai connaissance de cette coïncidence, je me mets à avoir un sourire bêta difficile à contrôler. Si bien qu'hier soir, au lieu de me concentrer sur les quelques éléments biographiques du poète, je me demandais si lui aussi

avait les mêmes défauts que moi, timide, nerveux, routinier et obsessionnel. Je lisais en étant ailleurs, en me le représentant sur scène en train de dire ses poèmes. Je me demandais si on aurait pu être amis. D'ailleurs, à ce sujet, quand j'ai su qu'il avait entrepris une partie de ses études à Science Po d'Aix-en-Provence, je me suis empressé d'aller en informer ma femme, Pascale, née elle aussi en 1963 et ancienne étudiante à l'Institut d'Études Politiques d'Aix. Mais non, apparemment, elle n'a aucun souvenir d'un type ressemblant à Tarkos. De plus, il devait porter un autre nom : le sien est un pseudonyme. J'aurais tant voulu qu'elle me dise : « Oui, ça me dit quelque chose, tu as raison, il était de ma promotion. » C'est idiot, je sais, mais je suis comme cela : à attendre des aveux de rien pour contenter mes petits bouts de rêves que j'ai souvent du mal à interpréter. Des restes d'enfant sans doute que je trimballe avec moi-même au quotidien. Tout cela m'a donné envie d'aller me replonger dans sa poésie faciale sur *YouTube*, parce que je ne sais pas si j'aurais le courage de lire ses recueils en entier.

Lundi 4 janvier.

Michel Delpech est mort dans la nuit de samedi à dimanche. Jamais je n'aurais cru avant son décès que je parlerais un jour de lui dans mes écrits. J'ai plutôt une culture rock qu'autre chose. Je n'ai pas calculé, mais je devais avoir dans les douze, treize ans quand j'ai entendu ses premières chansons. Ou plutôt quand elles ont commencé à me parler timidement. C'était le début de ma découverte du rock grâce au frère d'un ami. Et il n'était pas question de passer un disque de Delpech dans sa chambre au sous-sol. C'était la honte. Nous *étions* exclusivement Lou Reed, Led Zeppelin, The Stooges, David Bowie, Jimi Hendrix, The Doors, Janis Joplin, Genesis, Sex Pistols, Deep

Purple, The Who, Pink Floyd, Lorry Anderson, America, Neil Young, et bien d'autres encore, mais tous pratiquement d'origine anglo-saxonne à part le groupe français Ange. J'aimais bien écouter Delpech à la radio, mais ne le disais à personne. Ses chansons avaient un côté narratif très touchant et ses musiques me transportaient dans un monde désuet. Un peu comme quand on regarde un film de Carné et Prévert, même si les ambiances étaient complètement différentes. En noir et blanc avec des voix métalliques. Je ne sais pas comment expliquer. Bref, sa mort m'a propulsé presque trente ans en arrière et mis en face de mes contradictions d'enfant qui n'aurait jamais osé avouer devant ses camarades aux cheveux longs, sentant le patchouli et l'*Amsterdamer* à plein nez, et portant des liquettes dépassant de leurs pulls larges, que Delpech écrivait des textes que j'aimais entendre dans mon coin. Sans doute parce qu'il parlait bien de la campagne dans laquelle je vivais et des gens en général que j'adorais observer. Les oies sauvages de sa chanson, je les voyais parcourir le ciel sans le dire à personne. Le Loir-et-Cher me faisait fantasmer, alors qu'avant lui, je n'en avais jamais entendu parler. Et le prénom de Laurette fut le véritable déclencheur pour que j'ose demander à une fille de ma classe – qui ne me plaisait pas plus que cela – au prénom identique si elle voulait bien sortir avec moi. Comme elle était d'accord, j'aimai encore plus la chanson *Laurette* que ma vraie petite amie. L'amitié est tyrannique quand on a quinze ans. Je m'en aperçois aujourd'hui avec la disparition de Delpech.